

La Semaine Religieuse

DE MONTREAL

Sommaire

I Annonces à faire en chaire. — II Ordo des fidèles. — III Solennités de titulaires. — IV Souvenirs de quarantaine. — V Chronique sherbrookienne. — VI L'attentat de Jérusalem. — VII Correspondance américaine. — VIII En retraite. — IX Ordinations. — X Aux prières.

ANNONCES A FAIRE EN CHAIRE

Dimanche, le 15 décembre

Quatre-temps, antennes des O.-S. Thomas et, dans le diocèse de Montréal, collecte du Denier de St-Pierre.

ORDO DES FIDELES

Dimanche, le 15 décembre

Office du IIIe dim. de l'Avent, *semi-double* ; à la messe, mém. de l'octave de l'Immac.-Concept. ; préf. de la Ste Vierge. — Aux vêpres (ant. *Veniet*) mém. de S. Eusèbe (du 16, ant. *Iste sanctus*) et de l'oct. (ant. *Hodie*).

SOLENNITES DE TITULAIRES

Dimanche, le 22 décembre

DIOCÈSE DE MONTRÉAL. — Solennité des titulaires de Saint-Eusèbe et de Saint-Thomas (Joliette).

DIOCÈSE D'OTTAWA. — Solennité du titulaire de Saint-Thomas (Lefalvre).

DIOCÈSE DE NICOLET. — Solennité des titulaires de Saint-Eusèbe (Stanfold) et de Saint-Thomas (Pierreville).

DIOCÈSE DE VALLEYFIELD. — Solennité du titulaire de Saint-Lazare.

J. S.

SOUVENIRS DE QUARANTAINE



MR l'archevêque était hier à Sainte-Thérèse. Sa visite de sympathie coïncidait avec la fin de notre épreuve : double fête, partant double joie. Monseigneur s'est trouvé avec nous pour s'associer à notre reconnaissance, et entonner lui-même le *Te Deum* que nous avons chanté de cœur plus encore que des lèvres.

Des jours pénibles que nous venons de traverser, je recueille ces souvenirs pour la *Semaine religieuse* qui veut bien les consigner dans ses pages.

Samedi, 19 octobre, nous dûmes ouvrir les yeux à la sombre réalité : c'était elle, c'était bien elle la hideuse variole qui s'était installée à notre foyer, qui avait déjà saisi plusieurs victimes, qui en menaçait d'autres encore. Le bureau d'hygiène fut prévenu. Mardi, le 22, un officier de santé, M. le docteur Beaudry, arriva de Montréal dans la matinée : à dix heures, la quarantaine était déclarée. Il y eut à ce moment, une heure critique : de trouble, d'agitation, d'effarement pour les élèves ; d'angoisses, pour les directeurs. Avec les sages paroles de M. l'officier de santé, un peu de réflexion aida ces jeunes têtes à se ressaisir, et l'ordre, puis le calme, se rétablit bientôt. Il fallait bon gré mal gré se résigner à la situation : c'était la loi. *Dura lex, sed lex.*

Dès le lendemain matin, la quarantaine était en pleine vigueur. Nous nous trouvions pris et resserrés comme des oiseaux en cage. Heureusement, la cage était vaste, avec des issues libres sur nos cours et nos champs. Nous pouvions encore nous mouvoir de long et de large, à ciel ouvert, dans l'air et sous le soleil du Bon Dieu, qui furent particulièrement doux et cléments jusqu'à la mi-novembre.

Les bonnes sœurs de la Providence étaient accourues à notre premier appel, et se dévouaient déjà à nos malades. Comme toujours, actives, empressées, infatigables et, avec cela gaies et souriantes, elles étaient bien à notre égard l'œil, la main, le pied de l'aimable Providence.

Le service des malades fut organisé de suite selon toutes les règles de l'hygiène. Il y eut deux infirmeries parfaitement isolées : l'une

d'observation pour les débuts ; l'autre, hôpital ou lazaret pour le traitement de la maladie elle-même.

Cependant, ni les études, ni les classes ne furent discontinuées pour les autres élèves. Si le travail se ralentit quelque peu, il ne fut jamais interrompu.

Les récréations n'étaient pas moins joyeuses et bruyantes. Elles étaient même davantage vû certains adoucissements à la règle fort appréciés des élèves.

Le plus dur de l'épreuve fut de renoncer à l'usage de notre chapelle. Nous ne fûmes pas, pour cela, privés de la présence de Jésus : notre salon eut l'honneur de recevoir le divin Maître. Un autel fut installé au corridor des classes où les élèves purent entendre régulièrement la sainte messe.

Vint le 4 novembre, fête de saint Charles-Borromée : double fête celle du fondateur et celle du patron du séminaire, qui nous amène d'ordinaire affluence de visiteurs et d'amis. Pour cette fois nous dûmes en faire notre deuil. Il n'y eut pas moins grand'messe et banquet modeste, dont les discours furent le principal dessert : réminiscences du passé, anecdotes piquantes, mouvements d'éloquence, même de la poésie, (puisqu'il vint nous dire par la bouche d'Enée :

*O socii (neque enim ignori sumus ante malorum)
O passi graviores : dabit deus his quoque finem.....
Revocate animos, moestumque timorem
Mittite ; forsan et hoc olim memenissee juvabit.*

A cette date du 4 novembre, les suites de la vaccination, — qui avait été presque générale — nous causèrent d'autres ennuis. Les vaccinés étaient pris d'enflure au bras, de maux de tête, de fièvre ardente ; plusieurs, même, eurent une variole de forme bénigne, qui les obligea, pourtant, d'entrer au lazaret.

Ainsi marcha le temps, sans autre encombre, jusqu'au 16 novembre. Les choses allaient leur train ordinaire. On se fût même habitué au régime nouveau, n'eût-ce été ce cordon sanitaire — un vrai cordon celui-là, non pas une simple métaphore — qui gênait tant les communications avec l'extérieur.

La quarantaine fut levée le 16 novembre au matin. Ai-je besoin de dire que ce fut un jour de fête ?..... non pas pour tous, il est vrai, car nos malades restaient encore dans leur salle à attendre le terme de leur longue convalescence.

Le 19, nous rentrâmes dans notre chapelle pour la prière du soir. Au moment de nous mettre à genoux, nous eûmes un tressaillement ; au-dessous de la chapelle, nos malades faisaient monter de leur salle vers nous les échos du cantique à la sainte Vierge : « Nous vous invoqu'on tous ». C'était touchant comme une plainte du purgatoire.

C'était aussi comme le prélude de la délivrance ; car, les jours suivants, nos malades sortirent de leur hôpital les uns après les autres, et rentrèrent, guéris, parmi leurs confrères. Le 2 décembre le lazaret était vide. Puis le lendemain, nous eûmes la visite de Mgr l'archevêque pour achever de dissiper tous les nuages.

Telle fut notre quarantaine. A mesure qu'elle s'éloigne de nous, les souvenirs qu'elle nous laisse ont moins d'amertume. Nous saisissons mieux à distance l'action de Dieu qui sait toujours, pour ceux qui l'aiment, faire tourner à bien la tribulation. S'il a voulu nous éprouver, il n'a pas retiré de nous la main de sa douce Providence. Elle était bien visible à toutes les phases de notre épreuve. C'est elle qui nous apportait tant de sympathies du dehors, et qui au dedans disposait toutes choses, de sorte que nous avons pu traverser cette crise sans que chez nos élèves, le travail, la discipline, même la piété en aient trop souffert. L'épreuve a mis en plein relief le dévouement des maîtres, le bon esprit et le bon vouloir des élèves. Elle nous a permis de voir à l'œuvre, de plus près, nos admirables sœurs de la Providence qui sont demeurées un mois entier prisonnières avec nos malades, et qui, après un mois de ce dévouement, se sont dérobées simplement à notre reconnaissance, sans vouloir accepter même une ombre de rémunération, jalouses à l'excès de garder intact auprès de Dieu le mérite de leur charité. Elles nous permettront au moins de leur offrir ce vœu de notre reconnaissance : « Que Dieu vous rende, chères sœurs, le bien que vous nous avez fait ! » — 4 décembre 1901.

A. NANTEL, ptre.

CHRONIQUE SHERBROOKIENNE



Sherbrooke, le clergé et les élèves du séminaire assistent régulièrement aux offices et cérémonies de l'Eglise à la cathédrale. Aux grands jours, les clercs sont ainsi plus nombreux auprès du trône de l'évêque. Les cohortes de jeunes lévites forment un cortège plus imposant. Les servants et les pages de Monseigneur sont revêtus de riches costumes, jolies petites soutanes et surplis en dentelle ; et, tout fiers de leur importance, ils tâchent à faire avec plus de précision les évolutions variées que commande la liturgie. Les cérémonies en sont plus impressionnantes et par cela même plus édifiantes.

De la sorte, pourtant, les élèves du séminaire n'ont pas chez eux, dans leur chapelle, la joie des grandes pompes des rites saints. A certain point de vue, c'est peut-être dommage ; car, quels bons souvenirs ne laissent pas dans le cœur du jeune croyant les fêtes religieuses et les vieux cantiques de la chapelle de l'*Alma Mater* ? J'ai connu un digne magistrat qui me disait ne se les rappeler jamais sans une vive émotion.

Hâtons-nous d'ajouter cependant que les élèves, à tout prendre, n'ont pas lieu de regretter d'être appelés à l'honneur de servir aux offices de la cathédrale. Dans l'âme de ces jeunes gens les majestés *pontificales*, fixent, elles aussi, des impressions de foi et de respect de l'autorité, qui ont bien leur valeur au point de vue chrétien et social.

D'ailleurs nos élèves ont, au moins une fois dans l'année, de belles solennités chez eux. C'est le jour de la fête de Saint-Charles.

Ce jour-là, les sacristains se mettent en frais, les maîtres des cérémonies se font solennels, les musiciens s'exercent, tout le monde est sur le qui-vive. Monseigneur vient au séminaire, chez les élèves, présider leur fête patronale et leur donner une *Pontificale*.

Il en a été ainsi le 4 novembre dernier. C'était la fête de Saint-

Charles-Borromée, cardinal de l'Eglise et archevêque de Milan il y a quelque trois cents ans, un saint éducateur que l'Eglise honore sur ses autels depuis longtemps et qui patronne de là-haut un si grand nombre de séminaires catholiques, entre autres celui de Sherbrooke. Et ce fut ici une bonne et joyeuse fête écolière qui se déroula, drapeaux au vent et fanfare aux échos, dans les lueurs dorées d'un superbe congé d'automne, le dernier hélas ! de la saison.

Mgr LaRocque chanta la grand'messe, assisté par les prêtres de son séminaire. Il y eut sermon. La jeunesse de Saint-Charles fut proposée comme modèle à la nôtre.

Avant que d'être un grand évêque et un cardinal illustre, Charles-Borromée fut un jeune élève à Milan et à Paris, ami de l'ordre, très bon de cœur et soigneux de l'étude.

Or, l'ordre dans la vie, la bonté de cœur et le noble souci de l'étude, c'est là tout un programme que doivent connaître les jeunes chrétiens, pour le suivre d'abord au collège et ensuite quand ils seront devenus vieux. Selon la parole de son texte, le prédicateur argumentait en effet que le jeune homme suit d'ordinaire dans sa vie les voies de sa jeunesse : *Adolescens juxta viam suam !*

* * *

Le 7 novembre, il y avait au séminaire réunion des prêtres de la ville et du voisinage, sous la présidence de Mgr le grand vicaire Chalifoux, pour la conférence ecclésiastique. Travaux sérieux, discussions courtoises. En somme une heure de la vie bien employée. Le prêtre a besoin de savoir, car l'homme qui *sait* est toujours une puissance par quelque endroit. Le monde peut le méconnaître parfois, rarement pour toujours. Si son esprit est droit et son cœur bon, il n'a qu'à attendre. Les hommes passent, Dieu reste.

* * *

Le 21 novembre, c'est le jour par excellence de la Vierge Marie à Saint-Sulpice. Les anciens élèves de Montréal, de Rome ou de Paris se souviennent.

Une bonne fortune amenait, ce jour-là, sous le toit du séminaire sherbrookien, un jeune dominicain français, du couvent de Saint-Hyacinthe, le Père Delau.

L'hiver nous était arrivé, cette année, tout juste à l'été de la Saint-Martin. Depuis le 12, la blanche neige couvrait donc nos collines et nos arbres. Tout était blanc dehors, et la terre et les toits, et les branches et le ciel, et même le soleil plus pâle.

Aussi bien, quand le soir, à la salle des conférences, le fils de Saint-Dominique parut, dans sa bure blanche, que faisait ressortir encore l'immense rosaire, on se prit à rêver d'harmonie et à vouloir chanter le blanc et ses clartés pures.

Ajoutons que le Père parla de l'Orient, de la Terre-Sainte, de son cher couvent de Saint-Etienne à Jérusalem. Et l'Orient, on le sait, est un pays suggestif au langage de la poésie et de la piété. Ce brin de douce évocation des beautés de là-bas mettait comme du bleu de ciel dans l'âme. Si bien que nous avions du blanc et du bleu : les couleurs de la Vierge de la Présentation !

Style simple et facile, diction naturelle et aisée, le digne Père a tout ce qu'il faut pour plaire en causant *bellement*. Une heure passe vite à l'écouter.

Le Révérend Père fut condisciple à Jérusalem de Mgr Tanguay, procureur et professeur d'Écriture Sainte au séminaire.

* * *

Nous étions déjà, ce soir-là, aux premières vêpres de sainte Cécile. Le lendemain on chômaît un peu partout la céleste patronne des musiciens :

Cécile a triomphé,
Cécile est dans les cieux.

Dans la soirée, au couvent des dames de la Congrégation, charmante et harmonieuse audition. Mgr l'évêque de Sherbrooke présidait, entouré de plusieurs prêtres de l'évêché et du séminaire. Par une délicate attention envers leurs directrices d'autrefois, et pour

cultiver sans doute la fleur des « Souvenirs du jeune âge », plusieurs anciennes élèves du couvent, graduées des dernières années, s'étaient donné la tâche et le plaisir d'organiser et d'exécuter un concert à l'honneur de leur céleste sœur. Elles ont magnifiquement réussi et Monseigneur s'est déclaré heureux de les féliciter et de leur dire « au revoir ».

* * *

Après-demain, c'est la fête de Mgr LaRocque. On se prépare au couvent et au séminaire à célébrer dans la paix et la joie le huitième anniversaire de la consécration épiscopale de Mgr l'évêque de Sherbrooke. Nous en causerons dans notre prochaine chronique.

LE NOUVELLISTE SHERBROOKIEN.

Sherbrooke, le 28 novembre 1901.

L'ATTENTAT DE JERUSALEM

Une bagarre au Saint-Sépulcre

LES journaux ont brièvement signalé cet attentat, d'après une dépêche. En voici un récit détaillé que nous nous empressons de reproduire, et qui suscitera une légitime indignation dans tous les cœurs chrétiens.

Jérusalem, 4 novembre 1901.

Un événement très douloureux vient de se passer autour du Saint-Sépulcre. Les querelles entre moines latins et moines grecs, gardiens des Lieux Saints, ne datent pas d'aujourd'hui. Maintes fois, le sang y a coulé. L'heure n'est point d'en faire le récit.

Depuis un certain temps, la paix régnait ; j'entends à Jérusalem, car on se rappelle que la solution relative à l'escalier de Bethléem n'est pas très vieille encore. Mais si l'on disputait à Bethléem, du moins à Jérusalem tout allait-il à merveille, c'est-à-dire pas

trop mal. Dernièrement même, l'entente des trois communautés avait permis de faire à frais communs certains travaux indispensables auprès du Saint-Sépulcre. Dernièrement encore, et toujours à frais communs, on avait entrepris le nettoyage d'une citerne sous le parvis du Saint-Sépulcre. Hâtons-nous d'ajouter toutefois que cette citerne fut la cause éloignée du conflit actuel. Le travail de nettoyage était presque achevé quand Euthymios, le président grec du Saint-Sépulcre, insinua qu'on ferait mieux de ne pas amener d'eau dans cette citerne, et de la transformer en église, qu'on montrerait aux pèlerins. Le piège se devinait, Euthymios « riche à millions » rêvait encore d'en acquérir, et pour cela de se faire attribuer la susdite citerne transformée en église. Les RR. PP. Franciscains ne s'y laissèrent point prendre et ils firent interrompre les travaux. Euthymios rumina sa vengeance, mais n'en fit rien paraître. On n'est pas grec pour rien. Avant-hier même, il assurait aux Pères Franciscains que tout était au mieux entre Grecs et Latins, qu'on pourrait donc avoir toute tranquillité.

Pour bien nous rendre compte des faits qui vont suivre, un petit mot sur les alentours du Saint-Sépulcre. A droite de l'unique porte d'entrée de la basilique, un petit escalier conduit à la chapelle latine dite des Francs. Puisque la chapelle leur appartient, les Pères Franciscains balayent chaque jour l'escalier avec en plus les trois rangées de dalles du parvis qui l'avoisinent. Or, voici que depuis quelque temps, les Grecs chicanaient les Latins pour le balayage de ces dalles. Sans doute qu'à cette querelle... de Grecs, la citerne n'était pas étrangère. Cependant, avant-hier, on entendait les protestations amicales d'Euthymios.

Hier, dimanche, quand le frère franciscain arriva pour son balayage quotidien, un Grec vint l'en empêcher et le repoussa dans l'intérieur du Saint-Sépulcre. Le Franciscain ne résista point. Mais la question fut tout de suite portée au consultat français, qui avisa le gouverneur turc. Toute la journée du dimanche se passa en pourparlers. Enfin à 11 heures du soir, le pacha turc transmit au Révérend Père vicaire-

custodial sa réponse : c'était la reconnaissance du droit des Latins et l'assurance que le lendemain il leur ferait donner satisfaction.

Le lendemain, c'est-à-dire aujourd'hui, les Franciscains vinrent donc à l'heure habituelle accomplir leur fonction de balayage. Le pacha ne leur avait-il pas donné raison ? Mais deux moines grecs se trouvaient déjà sur le lieu du conflit, prêts à faire la même besogne. L'affaire se compliquait.

En France et au loin, on rit un peu de ces questions de balayage qui paraissent mesquines. Ici pourtant, elles sont de toute importance. Le balayage est une marque qu'on possède. C'est un droit, un privilège, et à n'en user, on risque de perdre la possession. On le voit, la chose est plus sérieuse qu'elle n'en a l'air.

Ce matin donc, les Franciscains ne purent balayer. Le pacha, la veille, leur avait bien promis qu'il assurerait leur droit. Mais comptez sur une promesse de pacha... d'autant plus — c'est un bruit que je vous livre sous toutes réserves, mais beaucoup le donnent comme certain — d'autant plus que ce matin de très bonne heure le patriarche grec et le riche Euthymios étaient allés lui faire visite.

Mais si les Latins ne balayaient pas, il ne fallait pas permettre aux Grecs de le faire. Et voici les deux partis qui se forment. Très calmes et forts de leurs bons droits, avec, à leur tête, le Révérend Père vicaire et le Père président du Saint-Sépulcre, tous deux Français, les Franciscains, une vingtaine, se groupent sur l'escalier de la chapelle des Francs. Bien plus nombreux, les Grecs se massent et circulent sur le parvis. Un groupe même de moines grecs s'assied sur la dernière marche de l'escalier. Toute la matinée, les deux camps sont en présence. On rit, on est joyeux, rien ne paraît menacer.

A plusieurs reprises, le Père vicaire fait prévenir le pacha, lui demande d'exécuter sa promesse et aussi de faire fouiller les moines grecs. On avait vu entre leurs mains un revolver et deux poignards. Vaines demandes. Enfin le chef de la police paraît. Il somme les Grecs de laisser faire les Franciscains et de se retirer. Les Grecs ne s'émeuvent point et le chef policier ne se préoccupe pas plus de ses sommations.

Bientôt le bruit se répand qu'une dépêche a été expédiée à Constantinople et qu'on attend la réponse.

A midi, une petite poussée se produit, mais cela dure peu. Le calme se rétablit. Pour le dîner, les Franciscains se relayent dix par dix. Malgré la chaleur accablante, énervante de ce jour, ils continuent leur garde auprès de l'escalier, intrépides, placides, sûrs de leur bon droit.

Après dîner, la foule grossit. Les Grecs sont de plus en plus nombreux, les marins surtout, dont quelques-uns aux têtes hirsutes font songer à quelques vieux bandits sortis on ne sait d'où. Et de vrai, leur figure ne dit rien de bon.

Le parvis du Saint-Sépulcre est de toutes parts encadré par des monuments, d'un côté par le Saint-Sépulcre, des trois autres par des couvents grecs. Et voici que les terrasses des couvents se garnissent.

Vers 2.30 heures, un piquet de soldats turcs arrive enfin. Mais qu'est-ce que cela parmi toute la populace qui remplit le parvis ?

A 3 heures, les Franciscains sont assez nombreux sur leur escalier. La dernière marche est toujours occupée par des Grecs. Comme un Franciscain descend, il fait lever un Grec pour se livrer passage. Mais le moine grec le repousse et la bagarre commence. Une énorme pierre de trois kilos lancée de la terrasse d'un couvent grec dans le groupe des Franciscains, semble donner le signal du combat. Alors les moines grecs se serrent et acculent les Franciscains contre leur escalier. De toutes les terrasses des couvents les pierres pleuvent. Des matraques qu'on tire du Saint-Sépulcre passent de main en main au rang des combattants. Des hommes armés de revolvers soient d'un couvent grec. Quelques-uns assurent que deux coups furent tirés. Mais, même à défaut de la poudre, l'œuvre de boucherie s'accomplissait et par les pierres et par les gourdins. Les Franciscains qui n'ont pour se défendre que quelques ombrelles cherchent à fuir. Un groupe de soldats, qui paraît enfin, met sabre au clair et parvient à grand-peine à séparer les combattants. Mais les Franciscains sont dans un état pitoyable. Seize d'entre eux sont blessés, dont quelques-uns si

grièvement qu'on est inquiet sur leur état. Le R. P. vicaire a été gravement atteint. Comme déjà blessé il s'enfuyait soutenu par un soldat turc, deux moines grecs le suivaient, l'accablaient toujours de leurs gourdins.

Les Grecs n'ont aucun blessé. Les femmes ont applaudi au sang qui coulait. Leur triomphe est complet. A la fin de la bagarre, les autorités turques parurent enfin. Le riche Euthymios les reçut dans son salon du Saint-Sépulcre, et ensemble on causa sans doute de la nouvelle victoire et d'autre chose aussi qu'on n'oublie jamais en Turquie quand on se rend des services. Les Grecs sont tous fiers de leur succès. Maintenant leur croix du Saint-Sépulcre brille illuminée en l'honneur de la fête de saint Jacques, qu'ils célèbrent demain, et de la défaite des Latins.

Au moment de la bagarre, M. Courthiel, chancelier intérimaire du consulat de France, s'est vainement adressé aux autorités militaires présentes pour faire rétablir l'ordre et arrêter les coupables. Il aurait même dit à l'officier turc, qui lui répondait que « Son Excellence le gouverneur aviserait », un de ces mots bien français et énergiques au plus haut point qui se disent mais qui ne s'écrivent pas.

Dès la première nouvelle, M. le docteur Mauchamp, du consulat de France, et M. le docteur Lacrimiani sont allés porter leurs soins aux blessés. Pendant plus d'une heure, ils ont recousu des crânes et pansé des plaies. Les blessés, dit-on, sont tous très joyeux d'avoir souffert pour le droit.

Je n'ajouterai rien à tous ces détails navrants que je vous transmets à la hâte. Les réflexions ne feraient qu'amoindrir les faits, qui parlent assez d'eux-mêmes. Le bagarre qui vient de se produire ne paraît pas avoir été imprévue. Toutes les pierres qui assommaient les pauvres Franciscains paraissent se trouver bien à point sur les terrasses grecques. Parmi les moines frappeurs qui manœuvraient si ferme la matraque, il était aussi des figures qu'on avait vus naguère ailleurs qu'à Jérusalem, par exemple dans les solitudes perdus du Jourdain et de la Quarantaine.

Eux aussi, par quel heureux hasard s'étaient-ils trouvés en notre ville à l'heure de la lutte ? Et toutes nos autorités turques ? Mais j'espère bien que votre journal forcera la France à intervenir, et à faire dire à qui de droit le dernier mot de cette triste affaire.

(*La Vérité Française.*)

A. M.
Missionnaire.

CORRESPONDANCE AMERICAINE

New York, 1er décembre 1901.

MEME au point de vue de la simple logique, la prétention que la secte protestante épiscopaliennne d'Amérique a émis, dans son congrès international de San Francisco, est incorrecte et fausse.

— Elle voudrait assumer désormais le titre d'Eglise catholique des Etats-Unis.

Mais il y a à cela double impossibilité.

Ou la secte a l'intention de ravir un titre indéfectible à l'Eglise Romaine, ou elle a le désir de le posséder conjointement avec elle.

Dans le premier cas — c'est une brigue absurde ; indépendamment de l'éternelle vérité dont elle est détentrice, l'Eglise Romaine, notre Mère, possède le titre de catholique et par droit de prescription vingt fois seculaire, et par droit de divine filiation.

Dans le second cas — la prétention n'est pas moins drôle ; car philologiquement parlant, il ne peut pas y avoir deux Eglises embrassant tous les temps et tous les lieux ; et étymologiquement parlant aussi, il repugne qu'une Eglise catholique c'est-à-dire universelle soit restreinte à un seul pays, même si ce pays est la majestueuse et toute belle République Américaine.

De ceci il ressort que les révérends membres du congrès de San Francisco ont outrepassé les règles de la philosophie.

— Mais l'histoire elle aussi a reçu des lésions non moins outrées, et c'est ce qui me reste à démontrer.

Je reconnais que l'Eglise épiscopaliennne descend directement de l'Eglise d'Angleterre.

Je sais aussi que dès le second siècle l'Eglise d'Angleterre a existé parée de ses quatre marques de certitude, c'est-à-dire de son unité, de sa sainteté, de sa catholicité et de son apostolicité.

Mais dès ce temps-là jusqu'à Henri VIII, l'histoire le prouve, l'Eglise d'Angleterre était unie à la Chaire de Pierre et c'était parce qu'elle était romaine qu'elle était catholique.

Jamais jusqu'en 1529 l'Eglise d'Angleterre n'a été une entité indépendante.

L'Eglise d'Angleterre, dès sa rupture avec son Souverain-Pontife et son chef, a cessé d'appartenir à l'Eglise catholique, et conséquemment l'Eglise épiscopaliennne, née d'elle et depuis ce temps, ne peut en aucune manière prendre le titre de catholique.

— En me basant sur des organes, même protestants, il serait possible aussi de montrer comment le désaccord des doctrines épiscopaliennes rend impossible ce désir d'assumer le glorieux titre de catholique.

Mais, comme toujours, je tiens à éviter des discussions qui peuvent devenir acerbes et douloureuses.

Nous n'oublions pas que nos frères séparés ont comme nous été lavés des flots du même sang divin ; c'est de toutes les forces vives de notre cœur que nous les aimons, et que nous demandons au Pasteur Eternel des âmes l'union dans le même bercail : *unum ovile et unus pastor*.

— Dimanche dernier, se plaçant à un autre point de vue que nous, Mgr Burke, évêque d'Albany, a réfuté lui aussi cette prétention de l'épiscopalianisme, et en a conclu que ce mot de catholique si *disgracieux* autrefois,

était devenu bien glorieux puisqu'il suscitait de telles envies.

Il a de plus avancé que, lors de la Déclaration de l'Indépendance, il y avait environ 80,000 catholiques aux Etats-Unis, et qu'aujourd'hui il y en a 12,000,000.

D'après une récente assertion de Mgr Ireland, il y en aurait 15,000,000 ; tandis que selon le Dr H. Carrol, du Bureau des Statistiques, les Etats-Unis n'en compteraient que 8,766,083.

Dans le rapport de 1900, d'où j'extrais ce dernier chiffre, je lis aussi que sur un gain total de 244,846 *communians* ? fait par les Eglises Américaines, l'Eglise Romaine Catholique en a 80,432 pour elle seule ; et l'Eglise Méthodiste, 47,381.

Vu les difficultés très grandes pour la confection de ces statistiques, je me permets de n'y pas ajouter grande foi ; néanmoins il faut convenir, sans vouloir paraître trop optimiste, que l'Eglise catholique en Amérique va de l'avant, en nombre et en qualité.

— Pour sortir du récit un peu sec que j'ai entamé aujourd'hui, je termine — cela va passer en habitude — par ma petite gerbe franco-américaine.

J'apprends qu'après bien des recherches dans les archives des départements de la marine et de la guerre à Paris, le colonel Chaille Long, de concert avec le général Horace Porter, a retrouvé le nom de plus de 10,000 Français ayant combattu pour l'Indépendance des Etats-Unis. Ces noms vont être publiés dans un album, avec indication des batailles de terre et de mer et différentes autres explications.

Quand l'Amérique connaîtra mieux ce que la mère patrie du Canada a fait pour elle, qui sait si un nouveau et vigoureux sentiment de sympathie n'en surgira pas entre les deux pays ?

HENRY BAYARD.

fin

EN RETRAITE

LA retraite annuelle de Mgr l'archevêque et des prêtres de sa maison est commencée depuis dimanche soir. Le prédicateur en est le Rév. Père Lemieux, vice-provincial des Rédemptoristes.

D'ici à la clôture de cette retraite qui aura lieu samedi, on est prié de ne se présenter à l'archevêché que pour affaires tout-à-fait urgentes.

ORDINATIONS

SAMEDI, le 30 novembre, dans la chapelle intérieure de l'archevêché, par Mgr l'archevêque de Montréal, a été *minoré* :

Pour le diocèse de Peterborough : M. E.-M. Nayl.

Dimanche, le 1 décembre, par Mgr l'archevêque de Montréal, ont été ordonnés :

Sous-diacre

Pour le diocèse de Peterborough : M. E.-M. Nayl.

Prêtre

Pour le diocèse de Montréal : M. J. Geoffrion.

AUX PRIERES

M. l'abbé Napoléon St-Onge, décédé à Saint-Hyacinthe.

Sœur Marie des Martyrs, née Elvina Locat, des Sœurs de Sainte-Anne, décédée à Lachine.

Mme J.-R.-A. Archambault, née Marie-Georgiana Mondor, décédée à Saint-Michel-des-Saints.